

Numéro 6-7

revue semestrielle

2e semestre 2011

Résolang

Littérature, linguistique & didactique

Les outils linguistiques

Colloque Jeunes Chercheurs 2009

Métissage(s)

Colloque Jeunes Chercheurs 2010

Varia

ISSN 1112-8550

La revue *Résolang* entend promouvoir, en littérature, linguistique et didactique françaises et francophones, une recherche fondée sur le dialogue entre les disciplines et le réseau des chercheurs et équipes de recherche qui s’y consacrent, au sein des universités algériennes et avec leurs partenaires internationaux.

Attachée à refléter une recherche vivante et actuelle, elle s’ouvre aussi bien aux études des jeunes chercheurs et doctorants qu’à des programmes thématiques sollicitant des spécialistes d’origine géographique et de champs disciplinaires les plus divers.

Résolang ne publie que des articles inédits. Les contributions présentées dans chaque numéro sont soumises à l’aval du conseil scientifique et d’un comité de lecture international anonyme.

Comité d’édition

Présidente : Rahmouna Mehadji Zarior, *Université d’Oran*

Fewzia Sari Mostefa-Kara, *Université d’Oran*

Anne-Marie Mortier, *Université Lyon 2*

Conseil scientifique

Président : Bruno Gelas, *Université Lyon 2*

Boumediène Benmoussat, *Université de Tlemcen*

Jacqueline Billiez, *Université Grenoble 3*

Jean-Paul Meyer, *Université de Strasbourg*

Hadj Miliani, *Université de Mostaganem*

Fewzia Sari Kara Mostefa, *Université d’Oran*

Djamel Zenati, *Université d’Alger*

Secrétariat de rédaction

resolang@gmail.com

Université d’Oran – Faculté des lettres, des langues et des arts

B.P. 1524, El M’naouer, Oran 31000

Directeur de la publication

Monsieur le Recteur de l’Université d’Oran

Les conditions de soumission des articles, les recommandations aux auteurs, la charte typographique *Résolang* et les mentions légales sont consultables sur les sites :

site institutionnel : <http://www.univ-oran.dz/revues/ruo/resolang/presentation.html>

site d’information : sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php



B.P. 1524, El M’naouer, Oran 31000, Algérie

Individuation et/ou territorialisation socio linguistique

L'usage du français comme marqueur de différenciation sociétale

«Du spatial au social et réciproquement; directe ou biaise, brutale ou euphémisée, la stigmatisation urbaine concerne les lieux marqués par la pauvreté, la dégradation, toutes sortes de menace, et à divers égards, par un “exotisme” sur lequel un regard inquiet est porté de l’extérieur et d’en haut par les classes supérieures...» (Depaule 2006, p. 1)

Cette intervention convoque un versant du questionnement qui est le nôtre dans le cadre d'un travail de thèse sur les pratiques linguistiques corréliées aux représentations de locuteurs sur leur territoire de référence: le quartier¹. Il s'agit du compte rendu d'une enquête menée afin de circonscrire l'usage et surtout les diverses significations qu'attribuent (implicitement ou explicitement?!) certains de ces locuteurs² à l'idiome du français au niveau de la mise en mots ainsi qu'à celui des représentations.

Positionnement théorique

Avant d'aller plus loin dans la présentation de l'enquête, il serait peut être judicieux de rappeler quelques postulats théoriques susceptibles de nous éclairer sur les orientations actuelles de cette socio-linguistique qui se dit, depuis une trentaine d'années à peu près, «urbaine». En effet, problématiser ou tenter de lire l'espace urbain comme terrain d'investigation pour la socio-linguistique implique de tenir compte de l'hétérogénéité linguistique tout autant que “matérielle” (géographique) qui lui est intrinsèque. D'où l'intérêt croissant pour l'apport de disciplines connexes (notamment la sociologie et les travaux de l'école de Chicago) qui vont apporter des éléments et surtout proposer des éclairages nouveaux, afin d'essayer de comprendre la dynamique sociolinguistique/sociologique des mouvements qui traversent la ville.

La collaboration la plus notoire et la plus récente est proposée par la géographie sociale³ qui, la première, a placé au centre de ses préoccupations la notion d'espace – ou ce qu'elle nomme le “territoire” – corrélée à la production linguistique. C'est précisément dans cette optique que nous installons la présente réflexion, en nous appuyant sur la théorie de Thierry Bulot sur la hiérarchisation des espaces et des parlures à l'intérieur de l'espace urbain, et sur le postulat théorique qui suppose que le découpage linguistique favorise ou entretient un découpage spatial, géographique voire territorial (territorialisant ?) de la ville.

1. Il s'agit d'un quartier huppé de la ville de Mostaganem: la Pépinière.

2. Nous désignons ici par locuteurs, ceux qui se disent natifs, «vrais» Mostaganémois, par opposition aux locuteurs B, perçus par les premiers comme des étrangers.

3. Science de la cartographie d'indicateurs sociaux développée par Vincent Veschambre.

Cette nouvelle lecture de l'espace est intéressante dans la mesure où, pour elle, ce qui génère du sens n'est pas l'espace en soi comme matérialité mais le déplacement des individus, et par là même celui des pratiques. Autrement dit, c'est notre rapport physique et linguistique à cet espace qui construit et donne toute sa dimension à l'espace en tant qu'inscription (ou trace) de la ville sur le sol au niveau des consciences, discours et représentations. À ce sujet, Yves Barel nous livre à propos de la notion, ou plutôt de la « conscience », de territoire la définition suivante :

«Lieu pertinent d'action du sujet où notamment il doit pouvoir éprouver, légitimement ou non, que ce lieu donne sens à son existence et, sans que cela soit exhaustif, comme espace social car perçu dans la différence par le traçage de limites floues, voire contradictoires.» (Barel 1984, p.178).

La ville s'offre à l'œil du sociolinguiste comme ce lieu nécessairement synonyme de conflit(s), tension(s), discours et représentation(s) en perpétuelle confrontation, mais elle se donne également à voir et à lire (re-lire) à travers l'expression avant tout spatiale d'une hétérogénéité autant linguistique que sociale ; une hétérogénéité en mutation qui convoque le citoyen à des rapports avec le citoyen ou le contadin ; et où l'enjeu est l'interaction, l'échange. En un mot, la ville se veut une matrice créatrice de lien à travers une forme de *continuum* sociolinguistique où sont convoqués des acteurs sociaux *via* des pratiques et des représentations sur ces mêmes pratiques, ainsi que sur l'espace urbain de manière générale : «Elle est espace social avant d'être spécifiquement espace urbain et, en tant que tel, fait preuve d'une *épaisseur* socio-spatiale» (Castells 1972, p.277). Cette épaisseur socio-spatiale va permettre «un processus de concentration et de mise en réseau d'espaces spécialisés, permettant au citoyen de se trouver en situation d'interagir socialement, de socialiser, de se socialiser» (Bulot & Veschambre 2006a, p.41).

Le point commun qui semble retenir l'attention est que l'espace urbain n'est pas (ou plus) perçu comme une donnée spatiale (ou spatio-temporelle) mais comme une construction sociale (Calvet 1994), c'est-à-dire comme une action des individus (sujets-locuteurs) sur un territoire – action dont les retombées vont nécessairement modifier la vision et la/les représentation(s) que l'on en a. Postuler que le quartier, par exemple, n'est pas uniquement une matérialité (espace physique) mais une entité sociale en mutation du fait de l'action des habitants qui y circulent, laisse penser que les rapports de domination et d'influence sociale basculent : ce n'est plus le quartier (l'espace) qui façonne les individus et leur communauté, mais le contraire : c'est la pratique linguistique et/ou sociale qui va fonder la spatialité, ainsi que l'identité de ce quartier.

Présentation de l'enquête

Un versant de notre enquête a touché le public A¹ (les locuteurs qui se disent natifs/authentiques, vrais Mostaganémois) : il s'agissait de relever quelques échantillons de discours en français en relation avec l'auto-désignation (le discours sur soi) et l'hétéro-désignation (le discours sur les autres). Nous avons isolé deux types de discours : une première catégorie relevant de la thématique de la stigmatisation pratiquée à l'encontre de ce que l'on

1. Le public ciblé est un public adulte (40 ans et plus) assez hétérogène.

nomme ici le public B (perçu par les premiers comme composé d'intrus, d'étrangers, *3roubia*), et une seconde catégorie relevant de la thématique de la distanciation, toujours opérée par rapport au second public.

A – Quelques extraits de discours à valeur stigmatisante :

1. Ceux-là sont des campagnards¹.
2. La plupart qui habitent ici ne sont pas de vrais mostaganémois.
3. Ils ne disent pas *l maarsi* mais ils disent *l marsi*.
4. Ça ne fait pas longtemps qu'ils sont arrivés ; on les connaît les voisins qui sont venus y a pas longtemps.

B – Quelques extraits de discours à valeur distanciatrice (sur laquelle vient donc se greffer une valeur purement identitaire) :

1. Ceux qui parlent français, ce sont les familles mostaganémoises, les vraies.
2. Le français n'est pas donné à tout le monde.
3. Ceux qui parlaient français étaient juste le fils de un tel et de un tel...
4. Les habitants de La Pépinière les vrais, ce sont ceux-là qui parlent français depuis toujours... depuis la colonisation.

Ces discours favorisent visiblement les locuteurs tout en procédant à un découpage linguistique, identitaire et *a fortiori* spatial, « ségrégatif » et producteur de distinctions. La distanciation à l'encontre des autres locuteurs/habitants est opérée par la langue, en l'occurrence le français, qui est visiblement mis à forte contribution dans ce processus d'*individuation / valorisation*. Cela traduit un certain « revirement linguistique » actuel, puisque le français était proscrit à l'époque de la colonisation (sauf usage public...), du moins au niveau des consciences car il était la langue de l'ennemi. En assignant aux habitants (les deux publics en question) de nouvelles frontières virtuelles à l'intérieur du quartier, il fonctionne ici comme une stratégie territorialisante.

Il est par ailleurs intéressant de recenser le lexique de l'hétéro-désignation, de la stigmatisation, et par là de la distanciation, qui transparaisait largement dans les discours des locuteurs A ; et, selon la même dynamique, l'autre lexique : celui de l'auto-désignation, de la valorisation, et même de la *sur*-valorisation identitaire de ces locuteurs A. Nous en proposons ici un relevé contrastif :

Locuteurs public A

Locuteurs public B

<i>Natifs</i>	<i>Non natifs</i>
(/hdar) / Purs / authentiques / vrais Mostaganémois	(/3roubia) / arrivistes / campagnards
Les « premiers »	Les paysans. / les ruraux
Les nobles	Les sans histoire
Les Mostaganémois (Ouled Bled)	Les étrangers / « les mélangés »,
Les connus	Les sans noms / les non nommés

1. Ce type de discours (assez redondant d'ailleurs dans nos échantillons) est le plus souvent produit par des femmes (les plus âgées surtout), qui ne se privaient pas de rappeler en outre qu'elles demeuraient toujours, et pour une large part, les dépositaires de l'histoire des familles.

On assiste à travers cette classification à une forme de fracture sociale *via* le linguistique entre deux composantes humaines occupant le même espace géographique : le territoire de référence (résidence) se voit traversé par des luttes et des tensions pour, d'un coté (les locuteurs A), préserver le pouvoir et le capital symbolique, et, de l'autre (nous le supposons), tenter de se fondre dans le paysage du quartier ou de la ville, en absorbant le conflit, ou du moins la «supposée différence» des uns par rapport aux autres. La distanciation (stigmatisation) opérée délibérément, au niveau des discours, par les locuteurs A construit en effet une différence révélatrice d'un repli identitaire chez cette première communauté, et en même temps d'une volonté affichée de relégation identitaire de la seconde : l'idiome du français se voit attribuer par ces locuteurs la fonction de «rempart linguistique» et de «faire valoir identitaire» contre un autre groupe de locuteurs (taxés de campagnards, et surtout d'étrangers) qui est perçu comme nécessairement différent.

Notre hypothèse est double :

1. Certains habitants du quartier huppé de La Pépinière ne se représentent eux-mêmes ou ne construisent leur(s) différence(s) que par ce qu'il y a à coté, occupant le même espace, une autre composante humaine identifiée comme historiquement et socialement illégitime. Le quartier se voit ainsi traversé symboliquement par deux forces, deux composantes humaines, perçues l'une par l'autre comme ethnologiquement, sociologiquement et historiquement différentes :

«[...] Si ces mêmes limites sont différemment appréciées et, de fait, changeantes, elles sont traces spatiales, et en l'occurrence, linguistiques, des conflits et tensions, des liens réels ou imaginés entre différents groupes urbains qui se posent alors dans une territorialité plus locative que sociale» (Barel 1984, p.122).

2. Ce processus d'identification (réelle, symbolique, rêvée, phantasmée) et de différenciation (dialectique de l'*idem* et de l'*alter*) passe prioritairement par la langue, c'est-à-dire consiste en un procédé d'individuation sociolinguistique. Les valeurs attribuées à l'usage du français y sont symboliquement connotées. À partir de là, la volonté de marginalisation et de stigmatisation des locuteurs B par les locuteurs A repose sur des représentations – souvent alimentées, nous a-t-il semblé, par des préjugés – qui portent non pas sur ce qui *est* mais sur ce qui *doit être* et qui renvoie en fin de compte au modèle de l'habitant natif/citadin à Mostaganem.

On relèvera enfin que ce sont les femmes qui mettent le plus souvent en avant la pratique linguistique comme critère de représentation différentielle. Il s'agit moins, en l'occurrence, du recours au français proprement dit que des valeurs que ces locutrices rattachent ou assignent à l'usage du français pour se distinguer. Ce sont ces valeurs qui leur permettent de développer un paradigme de différenciation sur le plan social par rapport aux «autres» : les non natifs/natives s'opposent ainsi aux «pures, natives, des familles anciennes de Mostaganem».

Dans le même registre, nous avons pu remarquer que ces locutrices se disaient les plus à même de produire la réalisation phonique la plus appropriée de certains mots d'utilisation journalière. Ainsi, pour «le marché» : elles le réalisent /*lmarsi/* par opposition à celles qui le réalisent, selon elles, de façon erronée sous la forme de /*lmersi/*, et qui sont de ce fait perçues comme

Pour conclure ?

Il est admis désormais que la notion de quartier pose plus que jamais problème dès lors que l'on tente de la circonscrire au niveau des représentations. Cela tient à la fois à son ancienneté et à l'hétérogénéité qu'elle recouvre selon les angles de lecture adoptés (sociologique, géographique, etc.). Ce problème est encore plus accru si on cherche à la lier à une pratique linguistique qui lui soit tributaire. Il s'agit toujours de savoir si le quartier est «primordialement» un espace géographique et matériel au sens réduit du terme, ou bien si cette notion tire sa pertinence du fait que ce sont les individus et les pratiques urbaines (linguistiques, corporelles...) qui fondent le quartier en tant qu'espace.

Notre propos vise ici à partager davantage ces questionnements et ces constatations. Il ne prétend pas établir une quelconque vérité quant à l'identification des familles qui sont citadines et/ou de celles qui ne le sont pas ou le sont moins: ce n'est pas le rôle du sociolinguiste. Nous tentons simplement de passer en revue les pratiques, les représentations et les discours, puis de les croiser et de les confronter pour voir quelle(s) évolution(s), quel(s) changement(s) et quelle(s) valeur(s) s'attachent désormais à ces pratiques et représentations à l'intérieur d'une structure qui se veut unifiante (ou non?): le quartier.

Mais en dernier lieu on ne peut manquer de s'interroger: laisser des traces linguistiques tout autant que physiques sur un espace, ne serait-ce pas le «marquer» et se l'approprier en même temps? Et par là même, le circonscrire géographiquement tout autant que représentationnellement: en faire son «territoire» pour enfin le revendiquer comme continuité matérielle de soi-même?

BIBLIOGRAPHIE

- BAREL, Yves. 1984. *La Société du Vide*. Paris: Éditions du Seuil. (Coll. Empreintes).
- BIERBACH Christine, BULOT Thierry (dir.). 1996. *Les Codes de la ville. Cultures, langues et formes d'expression urbaines*. Paris: L'Harmattan.
- BOYER, Henri (dir.). 1996. *Sociolinguistique. Territoire et objets*. Neuchâtel / Paris: Delachaux et Niestlé.
- BULOT, Thierry. 2000. *Langue urbaine et identité: langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons*. Paris: L'Harmattan.
- BULOT Thierry, MESSAOUDI Leila (dir.). 2003. *Sociolinguistique urbaine. Frontières et territoires*. Cortil-Wodon (Belgique): Éditions Modulaires Européennes.
- BULOT Thierry, VESCHAMBRE Vincent (dir.). 2006a. *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*. Paris: L'Harmattan. (Coll. Espaces discursifs).
- BULOT Thierry, VESCHAMBRE Vincent. 2006b. «Sociolinguistique urbaine et géographie sociale: articuler l'hétérogénéité des langues et la hiérarchisation des

espaces». Dans SÉCHET Raymonde, VESCHAMBRE Vincent. *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistomologie de la géographie sociale*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes. (Coll. Géographie sociale). Pages 307-326.

CALVET, Louis-Jean. 1993. *La Sociolinguistique*. Paris: PUF (Coll. Que-sais-je).

CALVET, Louis-Jean. 1994. *Les Voix de la ville. Introduction à la sociologie urbaine*. Paris: Payot.

CALVET Louis-Jean, DUMONT Pierre (dir.). 1999. *L'Enquête sociolinguistique*. Paris: L'Harmattan.

CASTELLS, Manuel. 1972. *La Question urbaine*. Paris: François Maspero. (Coll. Textes à l'appui).

DANSEREAU Francine, GERMAIN Annick. 2002. «Fin ou renaissance des quartiers? Les significations des territoires de proximité dans une ville pluriethnique». Dans *Espaces et Sociétés*. 2002, n° 108-109, *Espaces modes d'emploi*. Paris: L'Harmattan. Disponible sur Gallica, url: <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56203928>>. Pages 11-28.

DEPAULE Jean-Charles. 2006. *Les mots de la stigmatisation urbaine*. Paris: UNESCO-Editions de la MSH.

PAULET, Jean-Pierre. 2002. *Les Représentations mentales en géographie*. Paris: Anthropos. (Coll. Géographie).

RÉSUMÉ

La conscience d'une identité linguistique supposée spécifique chez certains habitants du quartier huppé de La Pépinière à Mostaganem, s'accompagne d'un mouvement de stigmatisation / distanciation pratiquée à l'encontre de locuteurs perçus par les premiers comme étrangers et intrus. La légitimation sociale passant par celle linguistique confère ainsi à l'idiome du français, une fonction de rempart linguistique, et *a fortiori* identitaire, émanant d'une volonté de découpage géographique, et partant territorialisant: il assigne à ceux qui perçus comme intrus de nouvelles frontières à l'intérieur de l'espace de résidence. La stigmatisation/dévalorisation des uns par rapport à l'autre passe donc d'abord par une langue très significativement sollicitée, fortement connotée et symboliquement chargée d'une conscience historique et identitaire.

MOTS CLÉS

Quartier, stigmatisation, territorialisation, *sur*-valorisation, distanciation, géographie sociale, rempart linguistique, repli identitaire

Résolang

Revue publiée par les Revues de l'Université d'Oran

Numéros parus

N° 1 – 1er semestre 2008
N° 2 – 2e semestre 2008
N° 3 – 1er semestre 2009
N° 4 – 2e semestre 2009
N° 5 – 1er semestre 2011
N° 6/7 – 2e semestre 2011

À paraître

N° 8 – 1er semestre 2012
N° 9 – 2e semestre 2012

Sommaires et appels à contributions disponibles sur :
<http://sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php>

Achévé d'imprimé en avril 1012
sur les presses de l'imprimerie Manguin
18, place du 1er novembre, 09000 Blida

ISSN 1112-8550

IMPRIMÉ EN ALGÉRIE (*printed in Algeria*)

**Colloque
Jeunes Chercheurs 2009
Les outils linguistiques**

Souâd AIN-SEBÂA TALEB

« Mais... » pour quelle stratégie argumentative dans le discours d'Abdelaziz Bouteflika

Yahia Abdeldjebar ATMANE

Hétérogénéité énonciative liée à l'emploi du pronom *on*

Abdelnour BENAZZOUZ

Individuation et/ou territorialisation socio linguistique. L'usage du français comme marqueur de différenciation sociétale

Abdelkrim BENSELIM

L'intertextualité comme approche herméneutique. Essai de lecture intertextuelle de l'écriture de Maalouf

Naouël DELLALOU KHERCHOUCHE

L'onomastique dans le polar de Yasmina Khadra. De l'intérêt de l'outil linguistique pour une approche du texte littéraire au collège

Jean-Pascal SIMON

Métissage et didactique des langues ?

Mohamed Salah AÏT MENGUELLAT

Le *melting-pot* comme stratégie scripturale. *Izuran* de Fatima Bakhaï

Dihia BELKHOUS

Histoire et fiction dans *Le Dernier Été de la Raison* de Tahar Djaout

Ibtissem CHACHOU

Le mixage linguistique dans la publicité en Algérie : de la niche écomédiatique aux connotés diatopiques

Aicha CHEDED

La généralité à l'épreuve du métissage ou la question du genre dans *Simorgh* de Mohammed Dib

Messaouda HASSI MOKHTARI

L'alternance codique dans le slogan publicitaire algérien d'expression française. De quelques aspects morphosyntaxiques

Lineda KENOUCHE

Le métissage à travers les affiches publicitaires en Algérie. Relevé des phénomènes interculturels dans trois affiches publicitaires algériennes

Naima MEDJAHED

L'alternance codique dans la transmission des connaissances scientifiques au département d'agronomie

Kahena OULD KADI BENTAYEB

Du *Petit Chaperon rouge* à *Leïla et le loup*. Renouveau du conte dans la littérature de jeunesse en Algérie

Wafaâ YAALAOUI

L'alternance codique au service de l'enseignement/apprentissage de la grammaire en FLE

VARIA

Rajaa AL-TAMIMI SUBHI

Saint-Marc de Venise et Michel Butor : une passerelle entre architecture et écriture

Hassen BOUSSAHA

La traduction et les échanges littéraires internationaux à l'ère de la révolution informatique

ISSN 1112-8550